

En terres navajo, la médecine « aux mains qui tremblent »

NOUVEAU-MEXIQUE - envoyée spéciale

T Tyler Walls, le consultant en « humilité culturelle » rencontré à Phoenix (Arizona), nous avait prévenu. Le pays navajo ? « Vous allez vous perdre. » Tyler travaille à une nouvelle cartographie susceptible d'aider les tribus à se réapproprier la « narration de leurs paysages ». Il n'avait pas tort. La réserve est grande, de la taille de l'Irlande. Les trois quarts des routes ne sont pas goudronnées et il ne faut pas compter sur la signalisation routière : le pays navajo fait fi des adresses et des panneaux. On se repère à des indications toponymiques qui échappent aux GPS. « Tourner à droite au marqueur 86 ; prendre la piste nord à la fourche ; la maison est la seule qui a un étage, tout de suite après le culvert. » D'après le dictionnaire, « culvert » désigne un « ponceau pour l'écoulement des eaux ». Encore faut-il le savoir...

Les Navajo vont-ils rentrer dans le rang, géographiquement parlant ? Depuis peu – une bonne demi-douzaine d'années – un grand chantier a été lancé. « Mapper » (cartographe) le pays navajo. Attribuer des adresses aux quelque 50 000 structures éparpillées dans l'anonymat. Selon les partisans du projet, cela faciliterait le travail des ambulanciers et renforcerait le sentiment d'unité. « Si on a des adresses, on sera tous à la même page », a plaidé Sadie Dez, la responsable du projet dans le hameau de Sheep Springs. Mais la moitié des communes traînent les pieds. Les Navajo aiment l'habitat dispersé. La vue à perpétuité. Récemment, un habitant a couché le panneau qui venait d'être érigé, à bonne distance pourtant, de sa maison. Le poteau bouchait la perspective. Les enfants ne voyaient plus le bus scolaire prendre le tournant à l'horizon, le repère qui leur permet d'arriver à temps à l'arrêt.

Dans le monde indien, les Navajo occupent une place à part. Leur réserve (71 000 km²) est plus étendue que onze Etats américains, un signe de puissance incontournable dans un univers où la terre est consubstantielle de l'identité. Ils ont leur « ambassade » à eux, à Washington, et ne font pas partie des tribus rassemblées sous l'ombrelle du National Congress of American Indians (NCAI). Ils ont même leur fuseau horaire, si l'on peut dire. Au contraire des Hopi, dont ils encerclent le territoire, ils n'observent pas l'heure d'été. Il arrive que l'on change d'heure trois fois en 10 km ; de quoi affoler le téléphone portable, mais heureusement, il n'y a pas de connexion.

La nation navajo mord sur trois Etats – Arizona, Utah, Nouveau-Mexique – et borde le Colorado. Elle compte 332 000 citoyens, dont près de 200 000 habitent sur la réserve. Elle a un président, une Cour suprême, une administration de 7 000 fonctionnaires et une Assemblée de 24 élus qui siègent à Window Rock (Arizona), la capitale, dans un bâtiment qui n'a rien à envier aux Parlements des Etats voisins. A 1 580 m d'altitude, Monument Valley, décor de western, attire chaque année plusieurs millions de visiteurs avec ses monolithes sacrés de plus de 300 m de haut. Sur les mesas, la terre est rouge, parsemée des touffes vertes des genévriers et des pins pignons. Les rochers ont des identités : Church Rock, la cathédrale ; ou Shiprock, le bateau dont la proue est visible à des dizaines de kilomètres à la ronde. Qui a besoin d'une adresse quand Shiprock est à l'horizon ?

Les Navajo ont connu leur cortège de drames – le plus terrible, la Longue Marche de 1864, sous la poigne du colonel Kit Carson, les a décimés. Mais ils n'en font pas le point de départ de toute conversation. « Quand je lis un livre, s'il est question des horreurs que nous avons subies, je m'arrête au premier chapitre », explique Gloria Lane, une ancienne infirmière revenue sur la ferme familiale, à Nenahezad, au bord de la rivière San Juan. Pour lutter contre l'obésité, qui affecte 22 % de la population, Gloria a créé une ONG d'éducation à la nourriture traditionnelle, Navajo Ethno-Agriculture. On y relance le maïs bleu, ce « maïs indien » qui ne se ride pas quand il sèche. Avec la prière du matin, Gloria répand

INDIENS D'AMÉRIQUE 5/6 La nation navajo s'est fait une place à part dans le monde indien. Elle a réussi à conserver nombre de ses traditions, dans lesquelles la médecine traditionnelle, qui soigne le corps et l'esprit, occupe une place importante



Christine Benally, le 6 juin, à Shiprock (Nouveau-Mexique), lutte contre les abus sexuels dans la communauté.

OLIVIER TOUON/DIVERGENCE IMAGES POUR « LE MONDE »

une offrande de pollen de maïs aux quatre points cardinaux. « Avant, quand on me demandait ma religion, je répondais catholique, dit-elle. Maintenant, je dis : tradition navajo. »

La tradition est la boussole de la nation navajo. Les quatre montagnes sacrées, les quatre clans, les quatre grains de maïs plantés dans le même sillon. Harry, le mari de Gloria, nous a serré la main, mais il estime ne pas s'être vraiment présenté. « Je n'ai pas énoncé mes clans. » Harry Lane a connu le temps où on faisait tout à pied, parfois à la course, aller à l'école et surveiller les moutons. Marathonien, il a obtenu une bourse universitaire grâce à ses performances sportives. Actuellement, il forme les jeunes – en navajo – à l'agriculture traditionnelle. « Il y a dix ans, on nous demandait de ne pas enseigner en navajo dans les écoles publiques, remarque-t-il. Il y a eu beaucoup de changement. »

15 000 FAMILLES SANS ÉLECTRICITÉ

Dans le nord de la réserve, le paysage est défiguré par les cheminées des centrales électriques et les pylônes. La nation navajo a été laissée de côté par le projet fédéral d'électrification des zones rurales de 1936. Encore aujourd'hui, 15 000 familles n'ont pas l'électricité et se chauffent avec les briques de charbon qu'elles viennent chercher gratuitement à la mine. Cela n'a pas empêché l'industrie américaine de venir pomper les ressources sur la réserve, à commencer par l'uranium. Entre 1944 et 1986, plus de 30 millions de tonnes d'uranium ont été extraites des plateaux navajo. Après la fin de la guerre froide, 521 sites ont été abandonnés. Les travaux de décontamination des 46 mines à nettoyer « en priorité », proches d'habitats ou de réserves d'eau, n'ont pas encore commencé.

Dans les années 1980, la tribu a misé sur l'énergie pour son développement. Elle qui n'a pas d'électricité pour tous en exporte vers la Californie, le Nevada et l'Arizona. Les res-

LA CULTURE NAVAJO S'EXERCE DANS LE NON-DIT. ON CRAINT QUE LA PAROLE N'ATTIRE LA MALADIE, ET ON SE MÉFIE DES MÉDECINS OCCIDENTAUX, QUI VERBALISENT LE MAL

sources minières – malgré un taux ridicule de royalties – ont permis de financer les lycées, centres sportifs et administratifs qui font l'effet de mastodontes à côté des maisons aux toits de tôle, retenus de l'envol par des rangées de pneus. Mais les industries extractives ont laissé un cortège de maladies : cancers, maladies respiratoires. Les enfants sont cinq fois plus susceptibles de souffrir d'asthme qu'ailleurs. La mortalité reste de 30 % supérieure à la moyenne nationale.

Le docteur Philip Smith a fait toute sa carrière dans la médecine indienne. Son parcours est un livre d'histoire. Sa grand-mère a connu Fort Sumner, le camp où ont été cantonnés les Navajo après la Longue Marche.



A Nenahezad (Nouveau-Mexique), la famille Lane gère une ONG d'éducation à la nourriture traditionnelle.

OLIVIER TOUON/DIVERGENCE IMAGES POUR « LE MONDE »



Pendant la seconde guerre mondiale, un de ses oncles a été tué dans la bataille des Ardenes. Deux de ses frères ont fait partie des code talkers, les chiffreurs navajo qui ont mis au point un code secret que les Japonais n'ont jamais pu briser lors de la guerre du Pacifique. Aidé par une famille mormone, il a eu la « chance » de bénéficier d'une bourse pour étudier la médecine : l'Amérique entendait tout à coup promouvoir les Indiens. En 1969, il s'est précipité à Alcatraz, attiré par la fierté des étudiants qui occupaient l'ancienne prison. « On avait besoin de respect. De savoir qu'on avait un peu de valeur. » Il n'est resté que cinq semaines sur le rocher. Trop désordonné. « On combattait l'image de l'Indien



Le docteur Philip Smith exerce à la clinique de l'Utah Navajo Health System, à Monument Valley (Arizona).

OLIVIER TOURON/DIVERGENCE IMAGES
POUR « LE MONDE »

saoul et il y avait de l'alcool partout ! » La médecine indienne a longtemps été le monopole de l'Indian Health Service (IHS), l'agence fédérale créée en 1955. Un mammoth bureaucratique qui n'a jamais été financé à la hauteur des obligations du gouvernement (selon les traités du XIX^e siècle, l'Etat fédéral doit pourvoir à la santé des Indiens). Encore aujourd'hui, le Congrès ne consacre que 3 000 dollars (2 681 euros) par an à chaque patient indien : la moitié de ce qu'il alloue aux détenus dans les prisons. Et la réputation de l'IHS n'est plus à faire. Entre 1973 et 1976 – exemple parmi d'autres –, les médecins y ont stérilisé 3 400 femmes sans leur consentement explicite, selon l'aveu officiel.

LA RECONQUÊTE DE LA SANTÉ

A la fin des années 1970, les Indiens sont partis à la reconquête de leur santé. En vertu de la loi de 1975 sur l'autodétermination, les tribus ont obtenu le droit d'ouvrir leurs propres cliniques. Cela ne s'est pas fait en un jour, ni même en une décennie : il a fallu mettre en place des structures, former des personnels soignants. En 2010, la réforme de la santé de Barack Obama a renforcé leur autonomie. Actuellement, plus d'un tiers du budget de l'IHS est géré directement par les tribus : l'argent profite aux Indiens plutôt qu'aux fonctionnaires fédéraux.

« En matière de vaccination, de taux de mortalité infantile, d'égalité devant les tests de cancer ou d'hypertension, les résultats ont été améliorés », affirme le docteur Smith. Après plus de trente ans à l'IHS, le médecin exerce maintenant dans le privé, à la clinique de l'Utah Navajo Health System, à Monument Valley, en face des Mittens, les iconiques rochers en forme de moufles (mais le personnel ne fait pas de tourisme : la salle d'attente est bondée).

L'une des premières initiatives des cliniques navajo a été de réintroduire la médecine traditionnelle. Côté santé, la culture navajo s'exerce plutôt dans le non-dit. On craint que la parole n'attire la maladie, et on se méfie des médecins occidentaux, qui ont une fâcheuse tendance à vouloir verbaliser le mal : à « prononcer les mots et nommer les parties du corps », comme dit Delbert Dickson, qui assure la traduction transculturelle

à la clinique de Monument Valley. Queue-de-cheval grise, attaches de lunettes aux couleurs de la tribu, l'interprète nomme en anglais ce qui ne doit pas l'être en navajo et réciproquement. Pour traduire en navajo, précise-t-il, « il faut beaucoup plus de mots ».

Les cliniques privées ont fait école. Il y a trente ans, le personnel n'aurait pas osé parler navajo à l'hôpital. Désormais, même les établissements de l'IHS ont un hogan pour les cérémonies rituelles. L'édifice se trouve à l'extérieur : les *medicine men* ne sauraient exercer dans un endroit où la mort est susceptible de rôder. Quant aux Occidentaux, ils ne toléreraient pas l'usage du tabac, fût-il récolté en terre sacrée, dans un établissement de soins. Mais la consultation traditionnelle fait partie de la routine. Et elle est remboursée, au même titre que les soins « classiques ». Le *medicine man* est couvert par l'Obamacare, en quelque sorte.

Le monde traditionnel et le monde occidental ont appris à cohabiter. A l'hôpital, les infirmiers n'enlèvent pas les marques de cendres tracées sur la peau du malade par le *hataali*, le guérisseur. « On ne surveille pas ce qu'ils font », explique le docteur Smith. A Chinle, au sud de Monument Valley, les femmes peuvent accoucher à la manière ancestrale : accroupies, tournées vers l'est et soutenues par une sangle accrochée au plafond. Le placenta est remis à un proche, qui va l'enterrer sur la terre familiale. La médecine navajo ne fait pas de différence entre les troubles physiques et psychiques. Quand un soldat revient du front, et qu'il est pourchassé par les esprits étrangers, le guérisseur administre le « rite de l'ennemi ». La famille prie avec lui : c'est toute une communauté qui se rassemble pour soutenir le patient. « Pour certaines affections, comme le stress post-traumatique ou les addictions, la pratique traditionnelle est très efficace », affirme le docteur Smith.

L'hôpital de Shiprock, un paquebot de briques rouges, est le plus grand de la réserve. Edward Begay y exerce comme « guérisseur traditionnel » dans le service de prévention des maladies. L'homme est rond, affable, mais ne se laisse pas distraire par les questions. Comme souvent en terre indienne, la réponse tient en un récit métaphysique,

pour ne pas dire un envoûtement. Le *medicine man* montre ses mains, harmonieuses, de couleur brique. De l'index à l'auriculaire, il décline les points cardinaux de l'existence humaine. « Le pouce représente l'individu, dit-il ; l'index, la mère »... Ici, l'enfance ; là, le dernier stade de la vie. Ses mains font la conversation en navajo et dessinent le ciel, les montagnes sacrées, les divinités et les éléments perturbés. Et quand l'individu perd l'harmonie, il perd la santé. Edward Begay est un « diagnosticien », l'une des spécialités dans le monde des *medicine men*. Il est de ceux qui ont « les mains qui tremblent ». On le fait répéter. « Hand trembler », oui. « C'est comme une radio ou une IRM. On sent les problèmes des gens et leurs maladies. »

Les *medicine men* sont quelque 300 en pays navajo. Ils sont représentés par une association professionnelle (Dine Hataali Association) qui certifie les guérisseurs. Les anciens s'inquiètent de l'appauvrissement des grandes cérémonies – il y en a une trentaine, dont la plus intense, dite « *Nine days night way* », dure plus d'une semaine. Les jeunes parlent moins bien, ils raccourcissent les rites alors que la guérison est dans la puissance de la langue. La demande, elle, ne faiblit pas. Les guérisseurs sont débordés, bien que certains se fassent payer jusqu'à 1 000 dollars pour des visites à domicile. « La médecine occidentale, constate Edward Begay, c'est un médicament, puis un autre, et un troisième pour compenser les effets secondaires des premiers. Les gens reviennent vers la médecine men. »

Le « culvert » est resté invisible, mais nous avons quand même fini par trouver la maison de l'épidémiologiste Christine Benally sur les hauts plateaux. A l'accueil : deux tapis de course et un vélo monté sur stabilisateurs. A 60 ans, Christine a encore participé au marathon de Shiprock mi-avril. C'est une dissidente : ses cheveux sont coupés court et elle ne porte aucune turquoise. Sur son téléphone portable, elle montre la photo d'un nuage de poussière. C'est le produit de la dernière explosion à la mine de charbon des environs. Chaque secousse ébranle la terre. Les portes de la maison ne ferment plus ; il a fallu les faire raboter. « J'ai écrit au gouvernement tribal

pour leur demander qui allait payer les dégâts. Pas de réponse », grommelle-t-elle.

Christine Benally fait visiter sa maison, la seule habitation à étage des environs. Au premier, dans la pièce hexagonale, elle a disposé les souvenirs de campagne de son père, Harry Benally, qui était lui aussi *code talker* : ses insignes de marine, la photo du débarquement à Okinawa, en 1945, la redécouverte des héros navajo dans les années 1980 par l'Amérique enfin reconnaissante. La mère de Christine voulait tout détruire, au nom de la tradition qui veut que les vivants brûlent les possessions du défunt. « On n'est même pas censé accrocher sa photo au mur, explique la scientifique. C'est là que j'ai un problème avec la tradition. » Christine est 100% navajo, mais le revival actuel des coutumes la laisse de marbre. « Les gens disent : il faut retourner aux pratiques des anciens. Mais lesquelles ? Mon grand-père buvait, paraît. Mes oncles partaient à cheval, soi-disant pour aller chasser. Deux jours plus tard, les chevaux rentraient tout seuls, même pas dessellés. » Les oncles préféraient attendre d'avoir dessaoulé. « C'est ce genre de tradition qu'on veut ramener ? »

Dès l'âge de 6 ans, Christine Benally a été envoyée en pensionnat, et quand elle revenait, l'été, c'était pour garder les moutons. « Les parents ne représentaient pas une grande partie de nos vies », dit-elle. Elle se destinait à une carrière technique, mais elle a continué les études, presque malgré elle. En 1990, elle a été parmi les 36 Amérindiens à obtenir un doctorat aux Etats-Unis. Spécialité : la toxicologie de l'environnement.

Christine a témoigné devant la commission fédérale de régulation nucléaire sur les ravages causés par l'uranium. Elle a fait carrière comme épidémiologiste à l'Indian Health Service. Mais on comprend vite que ce n'est pas de santé publique qu'elle a envie de parler. Le sujet qui l'obsède depuis quelques années, ce sont les abus sexuels, et l'impunité dont bénéficient les agresseurs. Elle a compilé les chiffres dans sa dernière présentation. Accablants. Pour la période 1998-2016, le taux de maltraitance des enfants s'établit à 9,2 pour 1 000 en moyenne nationale. Il est de 12,4 chez les Amérindiens, et 18,3 chez les Navajo. Les violences sexuelles atteignent 9 pour 1 000 en moyenne générale ; 25 pour 1 000 chez les Navajo. En 2015, le service social de la tribu a été saisi de 2 677 cas de violence domestique et de 303 plaintes pour abus sexuels sur des enfants. « Il y a énormément de familles dysfonctionnelles, déplore-t-elle. Cela a un impact sur la longévité. »

VIOLENCES DOMESTIQUES ET SEXUELLES

Le monde que décrit Christine Benally est celui des communautés rurales, où la violence est à l'ordre du jour. Comme une fatalité, les abusés d'hier sont les agresseurs d'aujourd'hui. Les victimes se taisent, craignant les représailles ; les dossiers se perdent dans les méandres des échelons judiciaires – tribu, Etat, justice fédérale – qui se rejettent la responsabilité de leur immobilisme. La chercheuse est elle-même une femme écorchée. Son fils, aujourd'hui étudiant en médecine, a été violé quand il avait 8 ans. L'agresseur est connu. C'est un membre de la famille : le propre neveu de Christine. L'épidémiologiste a porté plainte ; le FBI a interrogé les victimes – son fils n'était pas le seul. Le neveu a reconnu les faits. Mais l'affaire a été renvoyée à la justice tribale, qui a traîné. Entre-temps, l'agresseur s'est enrôlé dans les commandos de marine.

En 2015, de retour d'Afghanistan, l'homme a entrepris de faire construire une maison sur la terre familiale. Provocation ? Même pas. Le neveu n'avait pas le choix : dans les tribus, la propriété individuelle n'existe pas ; la terre se divise, mais ne s'achète pas. La mère de Christine lui a consenti un bail, couteau supplémentaire dans la plaie, et il a même bénéficié de la subvention au logement que la tribu accorde aux anciens combattants. Christine a écrit au président de la nation navajo, aux élus, aux médias pour protester contre ce « nouveau traumatisme ». Sans résultat.

Sur le lopin familial des Benally, il y a maintenant trois maisons, seules au milieu de nulle part, mais dont les occupants ne se parlent pas. Quand elle ouvre sa porte d'entrée, le vent s'engouffre à l'intérieur avec l'immensité du paysage. Mais ce n'est pas le désert que Christine Benally aperçoit, pas même Shiprock. La seule chose qu'elle voit, c'est « la maison de l'agresseur ». Et personne pour l'écouter, sinon l'introuvable « culvert ». ■

CORINE LESNES

Prochain article Leonard Peltier, le prisonnier oublié